



HAL
open science

Traduction de Catherine Orian Weiss, Une critique féministe de la théorie de la reproduction sociale

Catherine Weiss, Ellen Hertz, Lucile Ruault

► To cite this version:

Catherine Weiss, Ellen Hertz, Lucile Ruault. Traduction de Catherine Orian Weiss, Une critique féministe de la théorie de la reproduction sociale. 2022. hal-03914082

HAL Id: hal-03914082

<https://hal.science/hal-03914082>

Submitted on 30 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une critique féministe de la théorie de la reproduction sociale¹

Catherine Weiss

J'ai commencé à lire le travail de Christine Delphy début 2014, quelques mois après avoir déménagé en France en étant décidée à améliorer mon français par des lectures féministes². J'ai trouvé le tome 1 de *L'ennemi principal* dense et difficile à suivre, mais j'ai passé des heures à l'étudier de près, en remplissant d'abondantes pages de notes manuscrites. C'était passionnant et immensément gratifiant. Quelques années plus tard, j'ai découvert que j'avais certaines différences d'analyse avec Delphy, mais la rigueur, la cohérence, la clarté et l'intégrité de ses écrits me laissent toujours aussi enthousiaste que lors de ma première découverte. Ses écrits m'ont profondément influencée, aussi bien en tant que chercheuse que militante.

Par exemple, le travail de Delphy m'a été d'une grande aide dans mes récentes recherches sur la théorie de la reproduction sociale (SRT, pour « *social reproduction theory* »). Initialement développée par des féministes marxistes dans les années 1970, cette théorie est actuellement en vogue dans de nombreux cercles universitaires et militants féministes, en particulier dans le monde anglophone. La préoccupation centrale de la SRT est l'analyse de la reproduction « quotidienne » et « intergénérationnelle » de la force de travail (c'est-à-dire des travailleur·euse·s). La reproduction « quotidienne » désigne les activités qui maintiennent les gens en vie et en bonne santé, telles que la cuisine, le nettoyage, les soins aux enfants, aux malades et aux personnes âgées ; et la reproduction « intergénérationnelle » désigne les activités qui maintiennent la population des travailleur·euse·s en vie de génération en génération, comme la gestation et l'accouchement. Par conséquent, la SRT se concentre sur le travail qui est généralement assigné aux femmes et sur son rôle central dans le fonctionnement de la société. Elle soutient que ce travail est essentiel au capitalisme parce que la reproduction intergénérationnelle accomplie par les femmes produit de nouvelles générations de travailleur·euse·s et notre reproduction quotidienne maintient les travailleur·euse·s existant·e·s. Selon la théorie de la reproduction sociale, si les femmes ne

¹ Ndlr : Texte original en anglais, disponible sur le site de *Nouvelles Questions Féministes* : <https://nouvellesquestionsfeministes.ch/>; traduction par Ellen Hertz et Lucile Ruault.

² Je remercie Yasmine G. et Sarrah Kassem pour leurs commentaires sur cet article et Sarah pour sa relecture de la traduction française.

faisaient pas ce travail, le capitalisme devrait le prendre en charge. Le travail gratuit des femmes facilite donc l'extraction de la valeur.

J'étais, et je suis toujours intriguée par cette branche de la pensée féministe qui semble souvent mobilisée et directement utile à l'action collective féministe, anticapitaliste et antiraciste. Toutefois, en réexaminant les critiques faites par Delphy de divers arguments féministes marxistes et socialistes sur le sujet, je suis revenue sur mes premières impressions positives.

Tout d'abord, suivant l'analyse de Delphy, l'argument selon lequel le capitalisme aurait à prendre en charge la reproduction des travailleur·euse·s si les femmes ne s'en chargeaient pas est faux. Il n'est pas vrai que, si les femmes arrêtaient de faire le travail de reproduction, le capitalisme devrait intervenir pour combler le vide. Il s'avère plutôt que chaque travailleur·euse pourrait simplement se reproduire elle ou lui-même. Dans les faits, même dans le système actuel, de nombreuses personnes se reproduisent elles-mêmes : les hommes célibataires le font, tout comme les femmes, mariées ou non. L'argument de Delphy attire l'attention sur le fait que la SRT n'explique pas pourquoi c'est spécifiquement le travail non rémunéré des femmes qui doit reproduire les travailleur·euse·s. De cette façon, la SRT ignore les inégalités entre femmes et hommes, qui conduisent à de grandes différences dans la répartition du travail au sein des couples.

Un deuxième problème est que la SRT n'explique pas l'oppression des femmes qui traverse toutes les classes sociales. Si les femmes sont opprimées en raison du travail accompli pour reproduire des travailleur·euse·s, dont la force de travail est ensuite exploitée par le capitalisme, qu'en est-il des femmes qui n'ont pas de relations conjugales avec des travailleurs, mais avec des propriétaires d'entreprises, des universitaires ou des PDG ? La SRT semble supposer que ces femmes ne sont pas opprimées parce que leur partenaire n'est pas exploité par le capitalisme. Il est vrai qu'elles sont susceptibles de vivre dans un certain confort matériel, mais elles demeurent vulnérables à la violence domestique, au viol, à l'agression sexuelle et au harcèlement sexuel, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de leur relation de couple. Il est également probable qu'elles assument une plus grande partie des tâches ménagères (soit la reproduction quotidienne), bien qu'elles aient la possibilité d'externaliser une partie de ces tâches auprès de femmes de classes populaires. Enfin, beaucoup s'exposent au risque d'un rapide déclassement social si leur relation prend fin, en particulier si elles ont des enfants. Ainsi, si l'on suit la logique de la SRT, il semblerait qu'une femme ne puisse être considérée

comme opprimée que si son compagnon est opprimé du fait de sa classe. Comme le souligne Delphy ([1977] 2016)³, cela montre que si la théorie de la reproduction sociale conçoit le mariage comme l'élément qui sépare les femmes en classes différentes, le mariage est en fait ce qui nous unit : la dépendance est une caractéristique commune à la plupart des femmes, quelle que soit notre classe. Ainsi, dans la SRT, l'oppression des femmes n'est pas comprise comme ayant une existence en soi, et de multiples aspects de cette oppression – partagée entre classes – sont ignorés.

La troisième façon dont le travail de Delphy révèle les problèmes que pose la SRT est sa critique du naturalisme, qu'elle partage avec d'autres féministes matérialistes françaises telles que Colette Guillaumin et Nicole-Claude Mathieu. Le terme « naturalisme » fait référence à l'idée selon laquelle l'inégalité entre les hommes et les femmes est causée par des différences naturelles. Souvent, ces différences sont comprises comme étant biologiques, situées dans les gènes et les hormones, par exemple. Plus couramment, peut-être, le naturalisme considère que cette inégalité découle du fait que les femmes donnent naissance. C'est le cas de la SRT. Le naturalisme de la SRT découle du lien établi entre la reproduction quotidienne et la reproduction générationnelle. Ce lien implique que les femmes effectuent la reproduction quotidienne parce qu'elles effectuent la reproduction intergénérationnelle, autrement dit parce qu'elles donnent naissance. On pourrait partir du postulat que les femmes entreprennent la reproduction intergénérationnelle et la reproduction quotidienne et qu'il n'y a pas de lien inhérent entre les deux, mais peu de théoriciennes de la reproduction sociale avancent cet argument. Au contraire, elles ne questionnent pas le lien implicite entre la reproduction générationnelle et la reproduction quotidienne. Cependant, les travaux de Delphy et d'autres autrices nous montrent qu'il n'y a pas forcément de lien entre le fait de donner naissance et celui d'accomplir les tâches de la reproduction quotidienne.

La grossesse et l'accouchement sont généralement présentés comme des actes naturels, spontanés et biologiques. Pourtant, ils sont en réalité étroitement contrôlés et régis par la domination masculine. Par exemple, la grossesse peut être évitée par la contraception, interrompue par l'avortement ou provoquée par volonté d'avoir un enfant et en ayant des pratiques sexuelles de pénétration. Après la naissance, comme Delphy l'a montré tout au long

³ Christine Delphy ([1977] 2016). « Our friends and ourselves ». In *Close to home: A materialist analysis of women's oppression*. London, New York: Verso.

de son travail, il n'y a rien de naturel à ce que les femmes prennent en charge l'essentiel de l'élevage des enfants et des tâches ménagères (reproduction quotidienne) – cela constitue même, au contraire, une appropriation du travail des femmes et fait partie des fondements du patriarcat. Comme le démontrent ces arguments, rien dans la reproduction quotidienne et générationnelle n'est « naturel » – du sexe à la conception, à la naissance, ou à la multitude de tâches associées à la reproduction quotidienne, ces tâches et leur assignation aux femmes sont entièrement sociales.

Contrairement à cette compréhension sociologique de la reproduction quotidienne et intergénérationnelle, l'idée sous-entendue par les théoriciennes de la reproduction sociale, selon laquelle les femmes se chargent de la reproduction quotidienne parce que nous donnons naissance, laisse beaucoup de choses de côté. Derrière cet amalgame qui réunit à tort les reproductions quotidienne et intergénérationnelle, se cache tout un système complexe de rapports de domination entre les sexes. Les théoriciennes de la reproduction sociale ne donnent pas d'explication qui puisse combler cette lacune. Elles n'expliquent pas non plus que la reproduction quotidienne ne découle pas naturellement de la reproduction intergénérationnelle, ni surtout que l'imposition de la reproduction quotidienne et intergénérationnelle aux femmes est un phénomène social régi par la domination masculine. Cela signifie que le lectorat est susceptible de s'en tenir aux idées dominantes reliant la reproduction quotidienne à la reproduction intergénérationnelle. Ces idées impliquent en quelque sorte que les femmes sont tout simplement différentes des hommes par nature et que cette différence est la source de notre oppression. De tels arguments différentialistes ont été utilisés pour justifier l'oppression des femmes pendant des siècles, et continuent de l'être aujourd'hui.

À l'inverse, Delphy appelle à une analyse plus approfondie de la nature de l'oppression des femmes. Elle énonce que « toute conception qui n'est pas résolument et radicalement antinaturaliste est naturaliste et différentialiste, différentialiste parce que naturaliste et naturaliste parce que différentialiste »⁴. La SRT ne répond pas à cette exigence d'antinaturalisme résolu et radical, elle se replie au contraire sur une conception naturaliste de l'oppression des femmes, qui fait elle-même partie des fondements de cette oppression.

⁴ Christine Delphy ([2001] 2013). « Préface. Critique de la raison naturelle ». In *L'ennemi principal. T2 : Penser le genre*, p. 28.

En dépit de ma critique de la SRT, je continue de m'intéresser à l'usage de cette théorie et à la façon dont elle a été reprise par les militantes et les théoriciennes. C'est une théorie qui intègre facilement la discussion sur l'imbrication du genre avec la classe et la race. Elle met en lumière diverses formes de travail peu ou pas rémunéré et/ou exercé dans de mauvaises conditions, ainsi que l'attribution disproportionnée de ce travail aux femmes, en particulier aux femmes des classes populaires, racisées et migrantes⁵. J'ai l'impression d'être une rabat-joie lorsque je pointe ces enjeux de cohérence théorique, alors que la SRT semble être si utile. Cela soulève la question de la relation entre théorie et politique : si les militantes s'approprient cette théorie de manière à faire avancer la lutte féministe, antiraciste et anticapitaliste, les problèmes qui sous-tendent la SRT sont-ils vraiment importants ?

Une fois de plus, Delphy aide à répondre à cette question, cette fois à travers son examen critique de la « parité » dans la politique française. Ce terme fait référence à une loi de 1999 qui stipule que les femmes doivent constituer 50 % des listes électorales dans certaines circonstances. Alors que la plupart des féministes seraient d'avis que la présence de plus de femmes en politique est une bonne chose, Delphy et d'autres matérialistes ont critiqué les arguments naturalistes et différentialistes avancés par certaines féministes en faveur de la parité, et ont plaidé pour une approche antinaturaliste, basée sur la discrimination positive. Les arguments en faveur de la parité l'ont emporté et, par conséquent, l'idée que les femmes devraient être représentées en politique à égalité avec les hommes en raison de leurs différences et de leur complémentarité avec ceux-ci a été inscrite dans le droit français. Selon Delphy, bien que le résultat (à savoir, plus de femmes en politique) semble identique, il s'agit en fait d'un résultat différent en raison des moyens utilisés pour y parvenir. Elle écrit ainsi : « On ne peut pas dissocier le chemin du but. Il ne s'agit donc pas [...] d'une discussion sur des moyens alternatifs d'arriver au même résultat, mais d'une discussion sur le résultat lui-même » (Delphy, [2001] 2013 : 38).

La question de la SRT est évidemment très différente de celle de la parité, mais le raisonnement de Delphy m'a aidée à mieux comprendre mon malaise face aux problèmes que pose cette théorie. La SRT peut être utilisée de manière fructueuse pour atteindre certains objectifs à court terme pour les femmes, tels que l'amélioration des conditions de travail dans

⁵ Voir, par exemple, les essais sur <https://www.societyandspace.org/forums/beyond-binaries-and-boundaries-in-social-reproduction>.

certaines secteurs. Seulement, peut-être que ces améliorations à court terme pourraient être différentes si elles étaient guidées par une autre logique, une logique qui rendrait pleinement compte de l'oppression des femmes et qui la prendrait au sérieux. Et que se passerait-il si la logique de la SRT était poussée plus loin, au-delà du court terme, pour atteindre des objectifs à long terme ? Il est bien sûr impossible de le prédire, mais je ne pense pas qu'une théorie qui ignore d'importants aspects de l'oppression des femmes et qui en déforme la nature puisse nous conduire à une véritable libération.

Post-scriptum

Outre sa rigueur intellectuelle et sa recherche inlassable d'une théorie qui soutienne l'émancipation des femmes, il y a une autre raison pour laquelle j'apprécie tant le travail de Christine Delphy. Comme dans d'autres mouvements sociaux, de nombreuses féministes ont tendance à se concentrer exclusivement sur l'oppression des femmes, tout en étant apparemment peu conscientes ou intéressées par d'autres systèmes d'oppression. En tant que femme racisée qui n'a jamais vécu le sexisme seul, je me retrouve souvent à essayer de convaincre d'autres féministes – pour la plupart blanches – que le racisme (et le classisme, et le validisme, et le spécisme, etc.) existe aussi et est aussi important. En outre, ma conviction est que les féministes devraient éviter d'être instrumentalisées ou, pire encore, de collaborer avec le vaste éventail de conservateurs et de proto-fascistes qui voudraient s'appuyer sur notre travail pour atteindre leurs propres fins, des fins qui détruisent la liberté d'importants groupes sociaux, y compris les femmes. Tout ceci n'enlève rien à l'importance de théoriser et de lutter contre l'oppression des femmes en tant que système d'oppression autonome, comme le reste de cet article l'a, je l'espère, démontré. Il n'est cependant pas rare que je découvre qu'une féministe dont j'admire le travail soutient des positions sur le racisme que je considère détestables. Je dépense alors beaucoup trop d'énergie à essayer de décider si c'est le triste résultat d'une simple ignorance ou d'une indifférence au racisme de leur part, ou bien un problème plus général qui devrait remettre en question l'ensemble de leur travail – et s'il est politiquement cohérent pour moi d'apprécier leur travail féministe tout court. Tout cela pour dire que l'engagement soutenu de Christine Delphy en faveur de l'antiracisme, et le fait qu'elle y applique une rigueur et une clarté similaires à celles de son travail féministe, rendent la lecture et l'appropriation de son travail profondément reposantes, ce qui n'est vrai que

pour peu d'autres féministes blanches. Le travail de Delphy – ainsi que celui d'un petit nombre d'autres blanches – me permet de croire qu'un mouvement féministe antiraciste est possible.